

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Je ne puis écrire le mot *mode*, sans songer à toutes les extravagances dont il a été le prétexte aux temps les plus reculés, comme quelquefois encore au nôtre. Qu'on se rappelle l'usage de la poudre, les paniers, avec lesquels on ne pouvait entrer de front dans un salon, sans que les deux battants de la porte fussent ouverts. Les corps en baleines,

espèces de cuirasses qui emprisonnaient la taille et la poitrine, de telle sorte que les femmes ressemblaient à des guêpes habillées. La ma-

nière ridicule dont on se chaussait au XIV^e siècle, époque où la grandeur du pied étant une distinction, les souliers d'un prince devaient avoir plus de soixante centimètres de long, ceux d'un haut baron deux pieds, et d'un simple chevalier un pied et demi. C'est de cette mode bizarre que nous est restée l'expression si usitée encore : *Il est sur un grand pied dans le monde.*

Sous François II, les hommes trouvèrent qu'un gros ventre donnait un air de majesté, et ils ne manquèrent

point d'ajouter de ce côté-là tout ce qui pouvait former un volume considérable. Aussitôt, les femmes s'imaginèrent que pour avoir plus de grâce dans la tournure, une certaine rotondité était nécessaire à l'envergure des reins, et elles mirent aussi à cet endroit un supplément que, du reste, on croit encore indispensable de nos jours, témoin les jupes en *crinoline*. Ensuite, il vint à la mode de se cacher le visage, et les plus jolis minois se dérobaient malicieusement aux regards sous un *loup*; puis au masque succédèrent les mouches, que les femmes mettaient, dit-on, en si grande quantité, qu'on avait peine à les reconnaître. Enfin, je remplirais un volume, s'il me fallait raconter toutes les folies suggérées par la *mode*. Forcée de me restreindre, je m'arrête ici, pour commencer le chapitre des modes actuelles qui sont du moins gracieuses et coquettes sans aucune de ces exagérations que je viens d'esquisser.

Les dessins des étoffes tendent décidément à se porter moins grands que l'année dernière.

Pour robes simples, il y a de fort jolis taffetas que l'on nomme *barrés*. Ils se font de toutes couleurs. C'est un composé de rayures en travers, ces robes n'exigent pas de garnitures. Quant aux étoffes riches, dont on trouve des assortiments si somptueux et si variés chez *Delisle*, ce qui se porte le plus sont les moires antiques, avec rayures pour toilette très habillée; les brocards, les taffetas brochés, les satins écossais, les robes à volants *Pompadour*, celles fourrures, dites à *pan*. Ces robes se font de toutes couleurs et une espèce de peluche, imitant la fourrure, borde les ornements de la jupe et du corsage.

Viennent ensuite les reps velours Pékin à raies, ceux-ci ont une rayure en velours plain et une autre imitant le galon moiré. Je dois aussi mentionner le pékin dit Grande-Bretagne, se composant d'une raie rose et d'une raie blanche moirées, au milieu desquelles sont semés de charmants petits bouquets aux couleurs vivaces et variées. Puis le pékin à rayures moirées noir et gros bleu; la brocatelle façonnée bleu de ciel; le droguet avec rayures en ruban de satin, enfin la brocatelle *duchesse* à losanges. Tout cela est d'une magnificence inouïe et digne de la maison *Delisle*. A côté de ces belles étoffes, j'ai remarqué d'admirables cachemires des Indes, et de fort élégantes confections. Les cachemires sont maintenant une des spécialités de la maison *Delisle*, qui les fait venir directement, et les donne, par cette raison, à des prix très avantageux.

Parmi les différents genres de manteaux qui se font, le *talma* à manches, en velours, garni de fourrure, de guipure, ou de hauts effilés, reste le préféré pour toilette habillée.

Les *talmas*, avec ou sans manches, de fantaisie, soit en drap de dame, en loutre à double face, en peluche ou en drap gris, sont pour demi toilette. Nous en avons assez

parlé déjà, sans qu'il soit nécessaire, nous le pensons, de détailler de nouveau la manière dont ils se garnissent. On prend toujours les galons peluchés, ceux unis, ou bien on met une large bande de velours haute d'une main, noire, marron, pensée.

Les basquines ajustées et demi ajustées, continuent à se porter. On les fait en velours, garnies de hauts effilés ou de dentelle, lorsqu'on veut leur donner un certain cachet d'élégance. Celles pour demi toilette d'intérieur, sont souvent en drap de dame. On peut aussi les faire en satin.

On n'abandonne ni les bretelles ni les basques.

Le devant des jupes se garnit comme les corsages montants, de brandebourgs, de galons, d'effilés ou de velours en bande.

Le règne des volants se maintient. Il n'y a que les robes en étoffes très épaisses, telles que le brocard ou la moire antique, qui se portent unies, et encore celles de ce genre en couleurs claires, pour le soir, sont souvent ornées sur le devant des jupes. On y pose de la dentelle et des choux de rubans assortis à la nuance de l'étoffe. J'ai vu de ravissantes garnitures de ce genre, chez mesdames *Thierry* et *Céleste Ladrage*, dont les robes, autant par la grâce des façons que par le bon goût des ornements, ont toujours un cachet de distinction remarquable.

Les jupes des robes de soirée font toutes la traine. Les corsages sont décolletés, longs de taille, et ils forment une pointe prononcée devant et derrière.

Voici une toilette fort élégante, que portait hier dans un bal une charmante jeune femme.

Robe de taffetas gris-perle clair à trois volants, bordés d'une bande de peluche rose et recouverts d'autres volants en dentelle noire, qui venaient tomber juste au pied de la bande en peluche, ce qui fait qu'ils en paraissent tout naturellement bordés. Ces volants étant très hauts, montaient jusqu'à la taille. Au corsage, devant et derrière, se trouvaient plusieurs rangs de dentelle formant berthe, et alternativement séparés par des petites bandes en peluche rose. Il y avait cinq bandes de peluche devant, posées un peu en cœur et sur chaque bande; au milieu du corsage, se trouvait une étoile de diamants. La coiffure de cette dame se composait d'une grosse rose moussue placée sur le côté.

Une autre dame avait, sur une jupe de taffetas blanc, une robe en tarlatane ornée de volants coupés à dents pointues de la largeur d'une main. Ces dents étaient garnies d'un ruban de gaze-guipure blanc aussi à feston. A quelques pas on eût dit une blonde ou une légère broderie; cela était délicieux de fraîcheur et de distinction. Le corsage était drapé. Le ruban des volants avait trois doigts de hauteur environ. Il suivait à plat le contour des dents. La coiffure qui complétait cette toilette, était une guirlande de corail à deux touffes de côté.

Presque toutes les jupes des robes de bal sont couvertes de volants du haut en bas.

On fait encore des doubles jupes. On voit aussi de ravissantes garnitures composées de ruches et de gros choux de ruban qui entourent le devant de la jupe en tablier. Cela se nomme garniture *Pompadour*.

Pour les robes garnies de volants en dentelle noire, celles de Cambrai ont une grande vogue. M. *Ferguson* (ancienne maison Jourdan) a su apporter tant de perfectionnement dans la fabrication des dentelles de Cambrai, que beaucoup de femmes, par économie, n'hésitent plus à leur donner la préférence. Les dessins de la maison *Ferguson*, imitant à s'y méprendre ceux de Chantilly, sont d'une magnificence extrême, et les tissus, solides et artistement travaillés, ne laissent rien à désirer. Nous savons combien ils ont été admirés au palais de l'Industrie.

Les chapeaux sont toujours petits de forme, ils avancent un peu sur le devant et s'enroulent de côté, de manière à bien dégager les joues. J'ai remarqué chez madame *Alphonsine*, dont le bon goût ne se dément jamais, des modèles d'une grâce indescriptible.

Quelques-uns étaient en étoffe de fantaisie, quadrillée, cannelée ou mouchetée. La plupart sont ornés de blonde ou de dentelle. Les bavolets descendent très bas. Le dessous des passes est bien garni. Les brides, fort larges, se portent longues aussi. Derrière, sur le bavolet, retombent gracieusement des flots de bouclettes en ruban.

Les plumes frisées, posées par groupes de petites têtes, s'emploient souvent pour ornement. On les place de côté en touffes. Parfois elles forment la guirlande, suivent le bord de la passe, et vont se perdre sur le bavolet.

Les fonds fuyants se partagent la vogue avec les calottes rondes.

Les chapeaux de théâtre ou de concert sont d'une grande coquetterie. On les fait en crêpe, en étoffe de fantaisie de couleur claire, ou en velours épinglé, mélangé de satin. Le blanc est la couleur dominante.

Les chapeaux en velours de couleur foncée sont pour demi toilette de ville. On y pose une voilette en dentelle, qui préserve le teint des rigueurs du froid.

Les jolies coiffures de soirée de madame *Alphonsine*, se composent d'espèces de résilles en velours, cerise, vert ou grenat, sur lesquelles serpentent capricieusement des flots de dentelle et de velours en bande qui se jouent au milieu des fleurs ou de petites têtes de plumes. Tout cela est léger et vaporeux comme la fantaisie elle-même.

Les canezous de dentelle noire, ou en tulle moucheté blanc, restent en vogue pour soirée. Les premiers sont zébrés de velours, les autres de ruban de couleur claire rose, bleu, blanc.

A part les charmants fichus Louis XIII, que je vous ai déjà signalés, mademoiselle *Anna Loth*, dont le magasin est le réceptacle des plus hautes nouveautés en lingerie et de mille coquettes fantaisies, soit en bonnets, soit en coiffures, vient de créer de fort jolis ornements pour mettre sur les corsages des robes de bal. Ce sont des espèces de berthes; l'une drapée en cœur, devant et derrière, est ornée de nœuds en ruban artistement posés. L'autre, que l'on nomme berthe *grecque*, est drapée aussi et légèrement ondulée devant, sur les épaules et derrière. Les enjolivements se composent de bouclettes en ruban placées en long. Il s'y trouve de longs pans, garnis comme le reste, qui donnent à cette capricieuse innovation un vrai cachet d'élégance. J'ai vu, en outre, chez mademoiselle *Anna Loth*, une robe d'une beauté indescriptible qu'elle venait de fournir à une jeune et jolie américaine. Cette robe a figuré à l'Exposition, où elle était marquée 4,500 francs. Elle est en mousseline blanche. Il y a trois hauts volants bordés d'application de Valenciennes. Au-dessus de chaque volant se trouve un bouillon de mousseline, dans lequel passe un ruban. Les corsages, car il y en a deux, l'un montant et l'autre décolleté, sont couverts, comme le reste, de broderie en application de valenciennes et de bouillonnés. Les manches longues ont quatre volants. Le devant de la jupe est orné d'une garniture *Pompadour* qui forme tablier. De chaque côté, il y a de gros choux en ruban. Les pétales des fleurs de dentelle ressortent en relief, c'est la plus magnifique chose que l'on puisse voir, et le nom de mademoiselle *Anna Loth*, va conquérir la célébrité dans les États-Unis, où cette robe admirable lui vaudra sans doute beaucoup d'admirateurs.

Que vous dirai-je maintenant, mes belles lectrices? J'ai épuisé pour aujourd'hui toutes les futilités de la mode, mais je ferai bientôt nouvelle récolte.

On annonce une longue suite de fêtes brillantes, dans lesquelles je trouverai amplement à moissonner, il y a déjà quelques réunions du soir, et des concerts. Les théâtres font paraître leurs nouveautés; aussi, auteurs et compositeurs sont-ils à l'œuvre.

Nous avons assisté hier à l'audition d'un nouvel opéra, dont mademoiselle Péan de la Roche Jagu a fait la musique, qui est charmante. Cette musique avait pour interprètes mademoiselle Auclair et MM. Jules, Lefort et Michel, qui se

sont acquittés avec leur talent habituel de la tâche qu'ils remplissaient. Quelques journalistes et M. Pellegrin, directeur du théâtre Lyrique, faisaient partie de l'auditoire, qui a vivement applaudi les différents morceaux de la partition de mademoiselle Péan de la Roche Jagu. On a surtout remarqué un duo, un fort joli trio, et une romance pleine d'expression. En somme, cette œuvre nouvelle fait un véri-

table honneur à son auteur, dont nous connaissons déjà plusieurs compositions musicales d'un mérite incontestable. Le *Scenario*, qui présente des situations neuves et piquantes, est d'un jeune homme, M. Richebourg. Si la pièce est reçue, comme nous le pensons, elle aura certainement un succès.

Madame Juliette LORNEAU.

A la suite des nombreux et très graves accidents qui sont survenus coup sur coup, depuis peu de temps, sur divers chemins de fer, c'est un devoir, pour quiconque appartient à la presse, de donner la plus grande publicité possible aux expériences qui se font chaque jour sur le chemin de fer de Versailles, rive droite, aux frais et sous la direction de M. le chevalier Bonelli.

Chacun sait quelle immense popularité s'attache au nom de ce jeune ingénieur, directeur général des télégraphes électriques du Piémont, et inventeur de l'application de l'électricité aux métiers à la Jacquard.

Vous savez toutes, mesdames, que les belles étoffes à riches dessins qui font vos délices, sont fabriquées sur des métiers qui ont immortalisé l'inventeur Jacquard. Mais ce que vous ne savez pas encore, c'est que ces métiers sont aujourd'hui réglés par un puissant agent, depuis si peu de temps au service de l'homme, l'électricité !

L'électricité, cet agent invisible, cette voix sans timbre, ce mandataire sans corps, cette mystérieuse puissance, est encore choisie par M. Bonelli, pour veiller sur vous, mesdames, quand vous vous livrez aux chances d'un voyage en chemin de fer. Par une combinaison d'une simplicité admi-

rable et d'un résultat certain, vous serez désormais à l'abri de ces horribles chocs d'un convoi grimpant sur un autre, brisant tout, pulvérisant ces locomotives si fortes et si puissantes, comme une trombe briserait un évis.

Nous n'essayerons pas de vous décrire les détails de l'appareil combiné par M. Bonelli, mais nous vous dirons seulement qu'une petite lame de métal est posée entre les deux rails d'une voie, et isolée par des coussinets de porcelaine qui la supportent; que sur cette lame vient s'appuyer une sorte de patin dont la pression est réglée par des ressorts doux, que ce patin communique par un fil conducteur à une batterie électrique avec un cadran, et que par la mise en mouvement de l'aiguille qui court sur ce même cadran, non-seulement tous les trains en marche sur une ligne, mais encore toutes les stations depuis le départ jusqu'à l'arrivée, sont mis en constante communication. Un seul signe de détresse rapide comme l'éclair, et voilà tous les intéressés avertis, tous les accidents prévenus.

Bientôt, espérons-le, mesdames, ce système sera d'une application générale, et vous pourrez parcourir le monde avec la plus parfaite sécurité.

A. G.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 450.

N° 450.

TOILETTE DE VILLE POUR JEUNE PERSONNE. — Capote en taffetas et satin blancs, ornée de dentelle noire et garnie dessous de blonde blanche et de feuillages avec baies en velours rose. Rubans blancs avec deux filets noirs de chaque côté.

La passe avance sur le front, creuse beaucoup aux côtés et revient bien s'arrondir sous le menton; elle se compose d'un biais en satin, qui enveloppe le bord et retourne dessous.

Le bandeau se compose d'une fanchon en taffetas, balaïnée et coulissée, dont les côtés se rapprochent dans le bas.

Le fond mou qui sort de cette fanchon est en satin et très fuyant; deux petites brides en taffetas entourées d'une petite dentelle noire coupent en deux le fond en se croisant dessus.

Bavolet très ample, bordé de dentelle noire.

Une dentelle noire borde également la fanchon du côté de la passe.

Une autre dentelle noire est posée sous la passe, qu'elle débord.

Deux touffes de feuillage et de petits fruits en velours rose sont posées sous le bord de la passe.

Brides en blonde.

Petit collet, en drap velouté gris mêlé, doublé de soie piquée couleur brune.

Un petit galon de soie brune borde tout le tour.

L'ornement consiste en trois rangs de points brodés en laine brune; points longs disposés de manière que chaque groupe forme un losange.

Robe en taffetas gris, garnie de volants à rayures satinées gris brillant.

TOILETTE PARÉE POUR GRANDE RÉUNION. — Coiffure en velours noir, ornée de plumes, de roses, de feuillage vert doré, de perles et de glands en perles.

Cette coiffure imite un petit bord; elle se compose d'une natte en velours, qui avance sur la tête et descend derrière les bandeaux, où elle forme un enroulement qui se rejoint derrière sous le nœud des cheveux.

Une espèce de petite passe, mouvementée à l'aide d'un laiton, forme le *petit bord* un peu à la Marie-Stuart.

Cette passe en auréole laisse un vide au milieu, par où sortent les cheveux. Deux longs bouts de velours flottent derrière.

Entre la passe et la natte de velours est posée une plume blanche qui se rejette un peu en arrière. Au-dessous est une deuxième plume qui accompagne le visage et s'enroule près de l'épaule.

De l'autre côté, un peu en arrière, est placé un groupe composé d'une belle rose avec ses branches et boutons, son feuillage vert-clair sur les bords est en or au milieu, et des perles enfilées retombant.

Robe en pékin pompador, fond brocatelle vert-lumière-uni, coupé de bandes fond blanc, sur lesquels sont semés de petits bouquets pompador, encadrés dans des losanges figurés par un enroulement brun représentant comme un petit ruban.

Le corsage est décollé en cœur et très bas sur les épaules.

La manche est composée d'un grand jockey (pris dans le fond vert) fendu de côté, bordé de blonde blanche et laissant sortir un bouillon de tulle.

De chaque côté, entre deux rayures vertes, la jupe est ouverte du haut en bas, et cette ouverture est maintenue par des barrettes en velours noir plissé en gaufrage. De chacune de ces barrettes retombe une blonde blanche, dont les dents viennent couvrir le haut de la barrette suivante.

Une blonde blanche à dents couchées sur la jupe encadre du haut en bas cette garniture.

Sur le corsage est posé un plastron mobile (s'adaptant à différentes toilettes), composé d'un large ruban de velours noir s'évasant de chaque côté, partant étroit de l'épaulette sous un nœud en velours, formant un nœud au-dessous de la taille et deux longs bouts sur la jupe; le tout encadré d'une blonde.

Sept traverses en velours plissé (comme à la jupe) forment plastron, et de chacune d'elles retombe une blonde sur celle du dessous. Cette garniture est absolument semblable derrière comme devant. (Elle se fait en rubans ou en satin de couleurs selon les toilettes.)

MERVEILLES ET CURIOSITÉS DES TEMPS ANCIENS ET MODERNES.

III

L'ABBAYE DE WESTMINSTER.

A Londres, l'emplacement sur lequel s'élève cette abbaye, une des plus remarquables merveilles que nous ait léguées le grand art gothique, a servi successivement, comme celui de la cathédrale de Saint-Paul, à un grand nombre d'édifices d'appellations et de destinations différentes. D'anciennes légendes affirment que ce fut d'abord un temple dédié à Apollon. Mais l'histoire ne nous offre aucune trace qui puisse servir à justifier cette assertion, et l'existence de ce prétendu temple d'Apollon est sans doute aussi hypothétique que celle du temple de Diane, qui aurait servi de berceau à la cathédrale anglaise de Saint-Paul.

Le terrain sur lequel cette abbaye est assise faisait partie autrefois d'une petite île formée par un détour de la rivière, et qu'on appelait *l'île aux épines*, à cause du grand nombre d'arbres épineux qui croissaient sur ses bords. Dans le cours du XII^e siècle on relia l'îlot à la cité par un pont jeté en face de Kingstreet, et aujourd'hui le cours de la rivière existe encore, sous forme de canaux souterrains qui servent actuellement de grands conduits aux égouts de la ville.

C'est là que, d'après l'opinion la plus généralement répandue, Sebert, roi d'Essex, bâtit une église après sa conversion au christianisme. Cette église fut placée sous l'invocation de saint Pierre. Ce qui fait croire que Sebert fut bien réellement le premier fondateur de l'abbaye de Westminster, c'est le soin religieux avec lequel ses restes et ceux de sa femme Ethelgotha ont été conservés dans l'endroit le plus honorable de l'édifice, malgré les nombreuses reconstructions qu'il a subies depuis l'époque de sa fondation. La première période de l'existence de l'abbaye est entourée de la plus profonde obscurité; certains écrivains prétendent qu'un siècle après la mort de Sebert elle n'existait point encore, tandis que d'autres affirment que le roi

d'Essex a fondé non-seulement Westminster, mais encore la cathédrale de Saint-Paul.

Après la mort de Sebert, ses sujets retombèrent dans le paganisme, et l'abbaye, abandonnée, tomba rapidement en décadence. Elle fut relevée par Offa, roi de Mercie, pour être détruite encore pendant les invasions danoises, et reconstruite enfin en 969, par le roi Edgar, qui la dota richement, à la prière de saint Dunstan.

Un siècle environ plus tard, Édouard le Confesseur, ayant résolu de choisir Westminster pour lieu de sa sépulture, fit rebâtir l'abbaye de fond en comble, et consacra à ce travail « la dixième partie de tout ce qu'il possédait, aussi bien en or, en argent et en bestiaux, que de tous ses autres biens et possessions. » Le pieux roi ne put voir s'accomplir la parfaite réalisation de ses projets. Il fut emporté par la maladie, le jour de Noël 1065, trois jours avant l'époque fixée pour la dédicace de l'édifice.

La construction érigée par le Confesseur avait la forme d'une croix, et l'on suppose que ce fut la première église d'Angleterre bâtie dans cette forme. Elle garda ses proportions primitives, sans additions et sans réparations, jusque sous le rè-

gne de Henri III. Le roi, la visitant un jour, vit que toute la partie est était en ruines; il voulut la rétablir, mais les plans qu'on lui soumit exigeaient la destruction du reste de l'abbaye. Henri III n'hésita pas, et fit reconstruire l'édifice dans des proportions vastes et magnifiques. Les travaux avancèrent lentement, et l'ouvrage était à peine terminé à l'avènement de Henri VII. Ce monarque y ajouta la splendide chapelle dédiée à la Vierge, et désignée encore aujourd'hui sous le nom de chapelle de Henri VII.

A partir de cette époque, l'abbaye de Westminster n'a guère changé; les plus importantes modifications qu'elle ait subies ont été faites par sir Christopher Wren. Ces modifications, il faut le dire, ont été assez malheureuses. Sir Christopher, parce qu'il était le



pen
ser l'
qu'il
mau
la dis
sont a
des at

C'était un
mandé et un
venant, que
arrière les g
paries les ri
recours aux
pour mener l
Personales qu
pé sans fou
trau avec un
cure du châte
venant, le ma
nèle pour v

premier architecte de son temps, a cru pouvoir mépriser l'architecture gothique. La bizarrerie des additions qu'il a faites au monument ne peut se comparer qu'au mauvais goût dont ses successeurs ont fait preuve dans la distribution intérieure, où des œuvres de mérite sont accolées à des choses ridicules et sans valeur, où des arches gothiques ont été murées et des pilastres

mutilés pour faire place à des nuages et à des chérubins de marbre de l'effet le plus disgracieux. Tout ce que l'école anglaise a jamais produit de conceptions extravagantes, biscornues et heurtées, se trouve rassemblé dans le plan intérieur de cet édifice, qui, par ses proportions extérieures, mérite pourtant d'être placé au rang des plus remarquables monuments du globe.

LE CHATEAU DU CHAT.

Souvenir des bords du Rhin.



C'était un heureux temps pour les seigneurs allemands et un temps fort peu digne d'envie pour leurs vassaux, que celui où les premiers vivaient retranchés derrière les grosses murailles des manoirs dont étaient garnies les rives du Rhin. Ces puissants barons avaient recours aux expédients les plus commodes du monde pour mener bonne et joyeuse existence à peu de frais. Persuadés que le droit de propriété n'était qu'un préjugé sans fondement, ils s'approprièrent le bien d'autrui avec une merveilleuse tranquillité d'esprit. La cave du château était-elle menacée d'un prochain épuisement, le maître montait au sommet de sa tour crénelée pour voir si le destin favorable ne lui enverrait

pas les moyens de renouveler sa provision de liquide spiritueux. Un bateau chargé de futailles ventruées et remplies jusqu'à la bonde descendait précisément le Rhin dans une trompeuse sécurité. Aussitôt la chaîne qui servait à barrer le fleuve était tendue et le malheureux batelier n'obtenait de poursuivre sa route qu'après avoir abandonné une partie notable de sa cargaison. Si le seigneur apercevait sur le chemin un marchand suivi de son mulet chargé de quelque denrée, il lançait deux ou trois hommes d'armes à ses trousses, et le manant était délivré du soin de placer sa marchandise; pour peu qu'il fit de résistance, on le bâtonnait, et tout était dit. Cette aimable industrie con-

inrait de nos jours à la cour d'assises, ou tout au moins en police correctionnelle, ceux qui auraient la fantaisie de l'exercer ; mais à l'époque dont nous parlons, on tirait vanité de pareilles gentillesses. Ces barons détrouseurs de passants se faisaient la guerre, lorsqu'il s'élevait entre eux un conflit de pouvoir ; le fort alors opprimait le faible, et le bon droit appartenait à celui qui avait les hommes d'armes les mieux disciplinés ou les plus hautes murailles.

Dans une des situations les plus pittoresques du Rhin, auprès de la petite ville de Saint-Goar, était jadis un gros château qu'on appelait le Chat, *die Katz*, par abréviation du nom de son seigneur, Katzenellenbogen. Le Chat se plaisait à molester un petit château situé à un quart de lieue de là et qu'on nommait la Souris, *die Maus*. « Kuno de Falkenstein, dit M. Victor Hugo, à qui le chétif bourg de Velmich échut en héritage, le fit raser et construisit à la même place un château beaucoup plus grand que le château voisin, en déclarant que désormais ce serait la souris qui mangerait le chat. Il avait raison. *Die Maus*, en effet, quoique tombée aujourd'hui, est encore une sinistre et redoutable commère sortie jadis armée et vivante, avec ses hanches de lave et de basalte, des entrailles mêmes de ce volcan éteint qui la porte, ce semble, avec orgueil. Je ne pense pas que personne ait jamais été tenté de railler cette montagne qui a enfanté cette souris. » Le Chat fut donc opprimé à son tour. Il ne reste de ces redoutables adversaires que deux tours en ruine au milieu desquelles jouent de pacifiques lézards.

Victor Hugo, que nous aimons à citer encore, a fait aux deux châteaux du *Chat* et de la *Souris*, l'honneur de leur consacrer plusieurs pages de son *Voyage sur le Rhin*. La Souris fut, suivant la tradition rapportée par l'auteur des *Orientales*, le théâtre d'une sombre et terrible légende, la légende de la *cloche d'argent*.

« Il y avait jadis, dans le clocher de Velmich (le village dépendant du château), une cloche d'argent donnée et bénie par Winfried, évêque de Mayence, en l'année 740. On ne sonnait jamais cette cloche que pour les prières de quarante heures, quand un seigneur de Velmich était gravement malade et en danger de mort. Or, Falkenstein (le seigneur), qui ne croyait pas en Dieu, qui ne croyait pas même au diable, et qui avait besoin d'argent, eut envie de cette belle cloche. Il la fit arracher du clocher et apporter dans son donjon. Le prieur de Velmich s'émut et monta chez le seigneur, en chasuble et en étole, précédé de deux enfants de chœur portant la croix, pour redemander sa cloche. Falkenstein se prit à rire et lui cria : — *Tu veux ta cloche? Eh bien! tu l'auras, et elle ne te quittera plus!* Cela dit, il fit jeter le prêtre dans

le puits de la tour, avec la cloche d'argent liée au cou. Puis, sur l'ordre du burgrave, on combla avec de grosses pierres, par-dessus le prêtre et la cloche, soixante aunes de puits. Quelques jours après, Falkenstein tomba subitement malade. Alors, quand la nuit fut venue, l'astrologue et le médecin, qui veillaient près du burgrave, entendirent avec terreur le glas de la cloche d'argent sortir des profondeurs de la terre. Le lendemain Falkenstein était mort. Depuis ce temps-là, tous les ans, quand revient l'époque de la mort du burgrave, dans la nuit du 18 janvier, fête de la Chaire de saint Pierre à Rome, on entend distinctement la cloche d'argent tinter sur la montagne. »

Comme le château de la Souris, le château du Chat a aussi ses chroniques sanglantes et ses tragiques souvenirs. La tradition prétend qu'à certains jours, des gnomes et des fantômes hantent ses débris solitaires.

« A l'heure qu'il est, *die Katz*, dit M. Victor Hugo, est une belle ruine dont l'usufruit est loué par le duc de Nassau, à un moine prussien, quatre ou cinq florins par an. Trois ou quatre visiteurs paient la rente... Du reste, l'intérieur du Chat est complètement démantelé... Quelques vignes maigres se tortillent autour de leurs échelas, sur l'emplacement même où était la salle des portraits. Dans un petit cabinet, le seul qui ait porte et fenêtre, on a cloué au mur une gravure qui représente Röhdan Chmielnicki, et au bas de laquelle on lit : *Belli servilis autor, rebelliumque Cosaccorum et plebis ukraynen* (auteur de la guerre servile, du soulèvement des Cosaques et des peuplades de l'Ukraine). Le formidable chef zaporavien, affublé d'un costume qui tient le milieu entre le moscovite et le turc, semble regarder de travers, par la faute du graveur peut-être, deux ou trois portraits de princes actuellement régnants, rangés autour de lui. »

« Du haut du Chat, l'œil plonge sur le fameux gouffre du Rhin appelé *la Bank*. Entre la Bank et la tour carrée de Saint-Goarshausen, il n'y a qu'un passage étroit. D'un côté le gouffre, de l'autre l'écueil. On trouve tout sur le Rhin, même Charybde et Scylla. Pour franchir ce détroit très redouté, les bateaux s'attachent au côté gauche, par une assez longue corde, un tronc d'arbre nommé *le chien*, et au moment où ils passent entre la Bank et la tour, ils jettent le tronc d'arbre à la Bank. La Bank saisit le tronc d'arbre avec rage et l'attire à elle. De cette façon elle maintient le radeau à distance de la tour. Quand le danger est passé, on coupe la corde et le gouffre mange le chien : c'est le gâteau de ce Cerbère.

« Lorsqu'on est sur la plate-forme du Chat, on demande à son cicérone : *Où est donc le Bank?* Il vous montre à vos pieds un petit pli dans le Rhin. Ce pli, c'est le gouffre.

« Il ne faut pas juger des gouffres sur l'apparence. »



LE CHATEAU DE CHENONCEAUX.

Les premières traces qu'offre l'histoire du domaine et du nom de Chenonceaux remontent à l'an 1272. Cette terre seigneuriale appartenait alors à la maison de *Marques*, alliée à la race de nos rois.

Jean de Marques, seigneur de Chenonceaux, s'étant, sous le règne malheureux du roi Charles VI, au temps où la guerre civile désolait les provinces de France, s'étant, dis-je, déclaré contre le Dauphin, et rangé sous le drapeau des Anglais, fut, après la défaite de ces derniers, jeté dans les fers, et dépossédé de son fief, dont les fortifications furent rasées à *hauteur d'infamie*.

Jean de Marques, son fils, rentra, par la grâce du roi, en possession de ses biens pour lesquels il rendit hommage à son légitime suzerain. Après lui, la seigneurie de Chenonceaux fut vendue à Thomas Boyer, chancelier de Louis XII, qui, à l'exemple de son royal maître, déploya dans sa nouvelle propriété toutes les magnificences d'une époque qu'on peut, à bon droit, appeler l'aurore de la renaissance.

Un pauvre moulin s'élevait au milieu du Cher, dont les ondes traversaient la terre de Chenonceaux. Le moulin disparut et à sa place se dressa un palais magique. « Castel fleuroné, blasoné, flanqué de jolies » tourelles, ajusté d'arabesques, orné de cariatides » et tout contourné de balconnades avec enjolivations » dorées jusqu'au hault du faïste, èz pavillons et tou- » rillons d'iceluy château, lequel est devenu royal et » bien justement. » Parmi les frises, les rinceaux et les ornements qui décoraient la tour et le château, Thomas Boyer, qui doutait de pouvoir achever son œuvre, fit graver cette devise prophétique :

S'IL VIENT A POINT, M'EN SOUVIENDRA.

Il mourut, en effet, sans avoir vu la fin des travaux entrepris par ses ordres, et le château de Chenonceaux passa, par voie de confiscation, des mains de son fils dans celles du roi François I^{er}, Thomas Boyer ayant été condamné pour cause de concussion.

La belle Diane de Poitiers, qui devint, après la mort de ce prince, propriétaire de Chenonceaux, en vertu du don que lui fit Henri II, eut l'honneur d'achever l'ouvrage de Boyer. C'est elle qui fit reconstruire la

façade exposée au levant, et qui jeta sur le Cher le pont, projeté depuis trente-huit ans, qui fait communiquer le château avec les plaines florissantes qui se déploient au bord du fleuve.

Loret, dans son *Voyage de la cour à Chambord*, a fait au pont de Chenonceaux l'honneur d'une mention flatteuse :

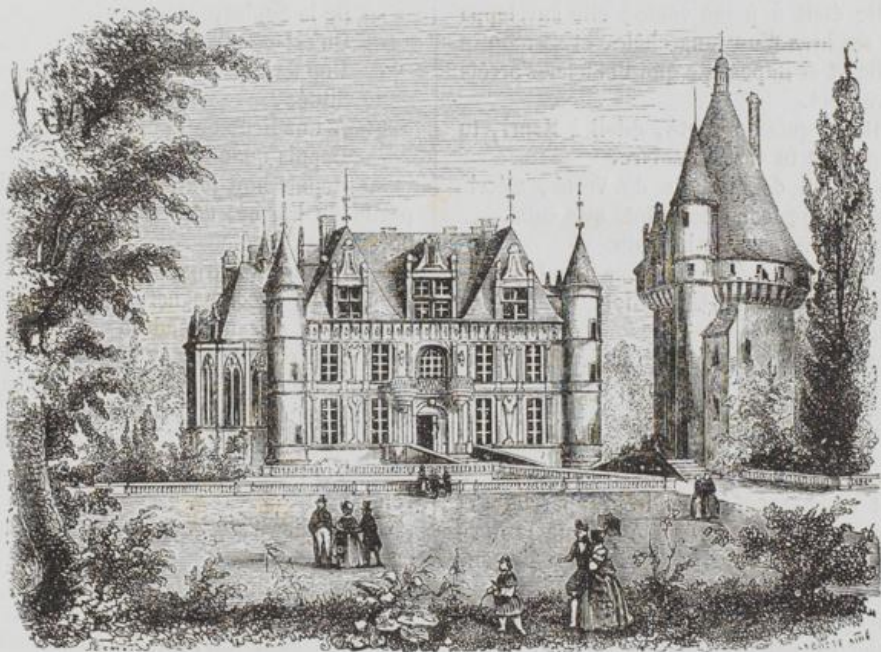
Basti si magnifiquement,
Il est debout comme un géant
Dessus le lit de la rivière,
C'est-à-dire dessus un pont
Qui porte cent toises de long.
La reine y disait sa prière,
Et le baillif de Villarceaux
Était seigneur de Chenonceaux.

Par malheur, les plans magnifiques que Diane de Poitiers avait conçus pour l'embellissement de Chenonceaux avortèrent à la suite de la mort prématurée du roi Henri II, tué dans un tournoi, de la main du sire de Montgommery. Le château, repris par Catherine de Médicis, fut le théâtre de fêtes éblouissantes où figurait, dans les plus merveilleux costumes, tout ce qu'il y avait de grand, de

noble et d'élégant à la cour. C'est de cette époque que datent les statues et les médaillons de marbre qu'on admire encore à Chenonceaux, et que la reine mère fit venir exprès d'Italie.

Citons, comme souvenir historique, le séjour que fit dans ce palais de fées l'infortunée Marie Stuart, après son entrée triomphale dans la bonne ville de Tours. Hélas! qui prévoyait alors que la jeune et brillante héritière du trône de France périrait un jour par le glaive du bourreau?

Après Catherine de Médicis, Chenonceaux devint tour à tour la résidence de Louise de Lorraine, veuve de Henri III, qui ne cessa d'y porter le deuil de son royal époux; de Françoise de Mercœur, duchesse de Vendôme, et enfin de M. Dupin, fermier général sous Louis XV, dont l'épouse fut une des femmes les plus aimables et les plus fêtées du XVIII^e siècle, ce temps où le beau sexe était roi. J.-J. Rousseau fut longtemps l'hôte de Chenonceaux, et ses écrits témoignent des égards, des attentions, des prévenances dont il y fut



l'objet de la part des maîtres du château. C'est là qu'il composa ces vers où respire une si douce mélancolie :

Qu'à m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais sous ces ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !

Le petit théâtre du château de Chenonceaux fut témoin du premier début du *Devin du village*, cet

opéra si vieux, si gothique aujourd'hui, mais dont l'apparition fit révolution dans la musique et passionna tous les beaux esprits de la littérature et de la cour.

A l'heure qu'il est, la terre de Chenonceaux est la propriété de M. de Villeneuve, un véritable artiste qui veille avec un soin religieux sur ces précieuses reliques du passé, et en fait, avec autant d'urbanité que de complaisance, les honneurs aux antiquaires et aux étrangers.

A. DE BRAGELONNE.

L'AMANT DE LA MARQUISE.

Voyez le numéro précédent.

Un lieutenant de gendarmerie se précipita, le sabre en main, dans la chambre : il était suivi de quelques-uns de ses hommes. Alors seulement madame de Verté s'aperçut qu'elle était à peine vêtue ; elle enveloppa ses épaules et ses bras d'un long châle, et se montra à la fois si belle et si imposante que l'officier s'arrêta presque avec respect.

— Ci-devant marquis de Verté, dit-il à Henri, tu es mon prisonnier et tu vas me suivre.

— Il n'y a pas ici de marquis de Verté, s'écria Charlotte, il n'y a que Jean Cherpillot, que voilà.

Et elle désigna son mari de la main.

— Jean Cherpillot ! répéta avec étonnement le lieutenant, et qu'est-ce que Jean Cherpillot ?

— Mon domestique.

— Et mieux que cela, à en croire le lieu et l'heure où nous le trouvons avec la citoyenne, ajouta le gendarme !

Henri fit un mouvement comme s'il eût voulu parler. Madame de Verté l'arrêta d'un regard suppliant. Ni ce mouvement ni ce regard ne furent aperçus ; et Charlotte reprit avec un air de vérité tel que le lieutenant n'écouta pas ses paroles sans une sorte de confiance.

— Jean Cherpillot est le fils d'un fermier de mon mari. Ce dernier est émigré depuis deux ans, et il y a très longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles. Quant à cet homme, je le répète, c'est Jean Cherpillot.

— Il n'a que le défaut de ressembler un peu trop au ci-devant marquis.

— Je ne le nie pas : entre Jean et monsieur de Verté il existe une ressemblance singulière, et cette ressemblance n'a peut-être pas été étrangère à la faute que j'ai commise. Je ne me rendrai pas plus coupable en abandonnant l'homme que j'aime. Je ne le sacrifierai pas au soin de conserver ma réputation... Ce n'est pas là mon mari, c'est mon amant. Qu'on nous emprisonne, qu'on nous conduise devant des juges, je suis sans crainte, la vérité se fera jour.

Le ton de sincérité qu'avait su prendre Charlotte fit sur les gendarmes une impression qui se manifesta par de brutales plaisanteries. Madame de Verté entendit ces outrages avec joie.

— Es-tu bien le nommé Jean Cherpillot ? demanda le lieutenant à Henri.

— Oui, répondit celui-ci que ce nom avait mis au

fait des projets de sa femme, et qui, sous le regard de madame de Verté, n'osait dire la vérité.

— Natif ?

— De la Saulsaye.

— Qu'est-ce que la Saulsaye ?

— Une ferme.

— Située ?

— A une lieue de Bourg.

— Depuis quand es-tu ici ?

— Depuis huit jours, répondit Charlotte ; il faisait partie de l'armée de Sambre et Meuse ; malade, il a obtenu un congé.

— Ci-devant marquis de Verté ou citoyen Cherpillot, tu vas nous accompagner... C'est désagréable d'aller coucher en prison quand on avait un si bon gîte ; mais enfin c'est comme cela... Allons ! en marche !

Sur un geste de l'officier, les gendarmes entourèrent Henri.

— Et moi ! et moi ! s'écria madame de Verté.

— Toi ! citoyenne, nous n'avons pas ordre de l'arrêter.

Henri disparut, emmené par les hommes de son escorte.

Alors seulement Charlotte ressentit la faiblesse de la femme ; un instant sa tête s'égara, il lui semblait que tout était fini, qu'elle ne reverrait plus Henri, qu'elle le menait au supplice... Elle fondit en larmes. Peu à peu une espèce de calme lui revint ; elle tomba à genoux et pria avec ferveur. Quand le jour parut, elle s'habilla, passa une bague ornée d'un diamant à l'un de ses doigts, et prit, dans une mauvaise charrette, la route de Villefranche.

L'un des patriotes les plus exaltés et les plus importants de cette ville était un ancien orfèvre. Il s'appela, avant la révolution, Louis Gassot. Depuis l'avènement de la République, il n'avait plus voulu, comme de raison, porter un prénom qui lui était commun avec *le tyran*, et il avait remplacé le nom de Louis par celui de Régulus. Champfort a dit que les gens faibles servent d'avant-garde à l'armée des méchants. Gassot eût été digne de commander cette avant-garde. L'orgueil avait d'abord jeté Régulus dans le parti démocratique, la peur l'y avait retenu ; par peur il était devenu cruel ; il fallait tuer ou être tué, et la première de ces alternatives avait paru à Gassot bien préférable à la seconde. Une fois lancé, il ne

pouvait plus s'arrêter sans se compromettre, sans se faire accuser de modérantisme; et il trouvait tout le monde suspect dans la crainte de le devenir lui-même. Il avait fondé à Villefranche un club de jacobins, était devenu président du tribunal révolutionnaire, avait composé sur l'air : « *O ma tendre musette*, » une complainte au sujet de la mort de Marat; et sa femme s'était montrée habillée ou plutôt déshabillée en déesse de la Raison.

Ce fut vers la demeure de cet homme, qu'elle avait connu dans d'autres temps, que Charlotte se dirigea. Un sans-culotte en sabots, coiffé du bonnet phrygien, portant cette veste à manches retroussées que l'on appelait carmagnole, et tenant une longue pique rouillée, faisait faction devant la maison de Régulus, et fredonnait ces paroles :

Le roi de Prusse avait promis
Qu'il viendrait tout droit à Paris !
Oh ! le *fichu* chemin !
Il passe par Berlin...
Dansons la carmagnole !
Vive le son, vive le son...
Dansons la carmagnole !
Vive le son
Du canon !

Madame de Verté demanda à cette étrange sentinelle si elle pouvait parler au citoyen Régulus. Le factionnaire jeta un regard farouche sur Charlotte, dont le costume bien simple était cependant porté de manière à révéler une aristocrate; puis, après un moment de dédaigneux examen, il lui répondit affirmativement, et madame de Verté pénétra dans une sorte de vestibule. En face d'elle une porte tapissée d'une étoffe verte et portant sur un sale carton ces mots : *Ici l'on se tutoie. Fermez la porte, s.-v.-p.*, lui indiqua la pièce où elle allait trouver Louis Gassot.

Elle entra; le président du tribunal, assis devant un bureau, tourna la tête vers elle en prenant son air le plus impérieux. Charlotte ne se troubla nullement et avança encore de quelques pas avec autant d'aisance que si elle eût été dans un salon.

— Que veux-tu? demanda Gassot un peu intimidé de cet aplomb; mais je crois te reconnaître, n'es-tu pas la citoyenne Verté?... Ah! ah! je vois ce qui t'amène. Hier, n'est-ce pas? on a arrêté chez toi un homme que tu as prétendu être ton officieux, puis ton amant, et que nous, nous avons tout lieu de croire le ci-devant marquis de Verté, émigré, traître à sa patrie, et, comme tel, méritant la mort.

— Lors du jugement, répondit Charlotte avec calme, on verra que j'ai dit la vérité. Jusqu'à ce que ce jugement ait lieu, je désirerais partager la captivité de Jean Cherpillot.

En prononçant ces mots, madame de Verté fit un geste qui mit en évidence le diamant dont son doigt était orné. Les yeux de Régulus se dirigèrent sur la bague.

— Jean Cherpillot, Jean Cherpillot! dit Gassot, comment diable veux-tu, citoyenne, que nous croyons une pareille histoire? Ah! oui, c'est bien une femme entichée de toutes les vanités de l'ancien régime, une ex-marquise qui s'en irait prendre pour amant un enfant du peuple!... Et ce prétendu Cherpillot, comment aurait-il avec ton mari une si grande ressemblance? A d'autres, à d'autres!

En parlant ainsi, Régulus, dont le regard suivait toujours le joli doigt de Charlotte, n'avait point l'air trop méchant. — Les alchimistes prétendaient que le diamant était infaillible contre les enchantements, il paraît qu'il a encore d'autres propriétés.

— Cette ressemblance, répondit Charlotte, je puis vous l'expliquer.

— *Te l'expliquer...* N'as-tu pas lu à l'entrée de mon bureau qu'ici l'on se tutoie?

— Oui; mais au-dessous de cet avertissement, j'ai lu : Fermez la porte s'il vous plaît! ce qui m'a fait penser que le tutoiement n'était pas de rigueur.

Le diamant jeta un si vif éclat, que l'ancien orfèvre ne fit pas attention à la remarque impertinente de madame de Verté.

— Le père de mon mari, continua Charlotte, avait un frère cadet. Ce frère, il faut le dire, page de Louis XV, élevé dans une cour dissolue, n'avait pas une idée bien juste de la pureté des mœurs des champs. Il était aimable, généreux, beau; il avait paru tel à beaucoup de grandes dames; une fermière, la femme de Claude Cherpillot, ne fut pas plus insensible que ces dernières.

— Cet affreux noble, dit Régulus, fit revivre les plus odieux abus de la féodalité.

— Comprenez-vous maintenant, reprit Charlotte, qu'il puisse exister une certaine ressemblance entre M. de Verté et Cherpillot, ressemblance qui, d'ailleurs, paraîtrait bien moins grande si on les voyait tous deux l'un à côté de l'autre?

Une partie de ce que Charlotte venait de dire était la vérité. Il y avait réellement un Jean Cherpillot, alors à l'armée de Sambre-et-Meuse, fils d'un fermier du marquis, et offrant avec ce dernier des airs de famille à propos desquels les mauvaises langues avaient amplement trouvé matière à s'exercer. Au moment même de l'arrestation de son mari, madame de Verté comprit que cette ressemblance présentait peut-être une chance de salut, et le nom de Cherpillot mit Henri au courant des intentions de sa femme.

— Tu as là un beau diamant, dit Gassot, qui était complètement magnétisé par la bague... Hum! une bonne républicaine ne porterait pas de tels bijoux quand la patrie est si pauvre...

— Aussi, citoyen président, cette bague je voulais en faire offrande à la patrie et vous la remettre à cet effet...

Et, joignant le geste à la parole, madame de Verté ôta son anneau et le présenta gracieusement à Régulus. Celui-ci le prit, le retourna, le fit étinceler au soleil et le passa à son petit doigt avec une visible satisfaction.

— Ceci est un trait civique, s'écria-t-il, et tout ce que tu m'as dit contribue à me donner de toi une opinion assez favorable... Pour une ci-devant, c'est fouler aux pieds l'orgueil nobiliaire que d'avouer qu'on aime un domestique, c'est bien, c'est renoncer à de pitoyables préjugés, c'est montrer qu'on n'est pas ennemi de l'égalité... C'est tellement au-dessus de ce que font tes semblables... que ce n'est guère croyable.

Charlotte baissa les yeux et joua la confusion.

— Cette ressemblance, dit-elle, que l'on a remarquée entre M. de Verté et Cherpillot, cette ressemblance, voilà la cause de ma chute... J'aimais M. de Verté, je crus le revoir.

— Ne t'excuse pas d'une chose honorable, répondit Régulus, il est beau d'écouter ses penchans, beau de suivre les mouvements de son cœur, beau d'obéir à la grande loi de la nature, beau de lui immoler, à cette loi imprescriptible, les préjugés de l'orgueil, la tyrannie surannée que, sous le régime esclave, on appelait du nom de devoir. Tu t'es conduite en républicaine, en citoyenne, en femme!... En admettant toutefois que tu ne cherches pas ici à m'abuser par une imposture qui serait punie avec éclat, en admettant que l'homme arrêté chez toi soit bien Cherpillot... Pourquoi ne l'avouerais-je pas? tu m'inspires de la confiance, et je te le prouve en te permettant non pas de partager la captivité de celui que tu dis être ton amant, mais en te permettant de l'aller visiter.

Madame de Verté profita de cette permission, et quoique son entretien avec Henri eût lieu devant des témoins, elle sut habilement lui indiquer quelles devaient être ses réponses et quelle conduite il aurait à tenir. La plus grande difficulté que devait rencontrer la marquise était, elle le voyait bien, de faire accepter par son mari un dévouement qui semblait entacher son nom de déshonneur. Elle réussit pourtant à convaincre M. de Verté que le généreux mensonge inventé par elle ne pourrait avoir une longue durée.

A cette époque, les procédures marchaient avec une rapidité extrême; on avait trop de monde à juger pour avoir le temps de s'occuper d'enquête et d'audition de témoins. D'ailleurs, il suffisait à peu près d'être suspect pour être condamné. Cela simplifiait les choses, et l'on prononçait la sentence plus vite encore que le Minos placé par Dante à l'entrée de son enfer. On envoyait quelquefois le prévenu à la mort avec une facétie sauvage. Ainsi un vieillard que sa surdité empêchait de rien entendre fut convaincu d'avoir conspiré *sourdement* contre la République. Il n'y avait, on le voit, point de longues angoisses pour l'accusé, il était tout de suite livré à l'échafaud ou déclaré innocent. Ce dernier dénouement était rare, il faut bien le dire, mais pourtant il arrivait quelquefois.

En moins d'une heure, le sort du marquis de Verté fut décidé. Il prétendit se nommer Jean Cherpillot, avoir fait partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, obtenu son congé pour cause de maladie, perdu ses papiers et s'être engagé au service de madame de Verté.

On ne chercha pas autrement à se convaincre de l'identité de l'inculpé, à faire citer les parents, les amis de Cherpillot. Un avocat trouva dans la ressemblance de M. de Verté et de Cherpillot le motif de vives récriminations contre les mœurs dépravées de l'ancien régime; il fit sur la passion de Charlotte pour son *officieux* le thème d'une de ces tirades pleines de sensibilité niaise si à la mode dans ce temps-là, et digne de faire suite à la *Sara Th.* de Saint-Lambert. Une apostrophe à l'amour et à l'égalité servit de péroraison à la harangue.

Entraînés par ce discours et aussi par l'attitude peu hostile de leur président, les juges déclarèrent qu'Henri était bien Jean Cherpillot, et comme tel il fut rendu à la liberté.

Plusieurs patriotes de Villefranche s'indignèrent de ce résultat; ils montrèrent une si violente irritation que l'on recommença le procès, et cette fois Henri fut condamné à mort par contumace. Prévenu à temps du danger qui le menaçait, le marquis s'était enfui à Lyon, où il fit parti de la compagnie de Jéhu, association vengeresse qui quelquefois se livra à de trop sanglantes représailles. M. de Verté réussit ensuite à rejoindre l'armée de Condé; puis, au licenciement de cette armée, il vint habiter la Suisse, où sa femme avait trouvé un asile; tous deux rentrèrent en France en 1802.

Ce récit a le grand défaut de ne pas offrir la péripétie nécessaire à toute nouvelle un peu bien menée. C'est que ce récit n'est nullement une fiction, et telle est la meilleure excuse de l'in vraisemblance qu'on a pu y remarquer. Oui, j'ai raconté une histoire très vraie, où je ne me suis guère permis que de changer quelques noms de personnages et de lieux. Dans mon enfance, j'ai vu souvent le personnage que j'ai appelé M. de Verté: c'était un vieillard de haute taille, sec, bourru, jouant, disait-on, admirablement le whist, et très mauvais joueur. Il aimait à montrer sa condamnation à mort, qu'il avait achetée dans les rues de Lyon. Vers la fin de la Restauration, il eut encore un rôle, — rôle de père noble cette fois, — dans un épisode romanesque que je raconterai un jour.

Comte DE PUYMAIGRE.

COURRIER DE PARIS.

La musique a fait presque seule les frais de la quinzaine dramatique. Aux Italiens nous avons assisté à la première représentation de *Fiorina*, musique du maestro Pédrotti. Quant au poème, n'en parlons pas. On sait si les livrets italiens abusent de la permission d'être niais: Eh bien! le libretto de *Fiorina* dépasse, sous ce rapport, tout ce qui s'est rimé de plus stupide jusqu'à ce jour. La musique a du bon, mais qu'elle est loin de celle des Rossini, des Mozart, des Paësiello et même des Verdi, qui constitue le fond du répertoire! Quelques jolis morceaux, un peu trop clairsemés peut-être, ont valu à cette partition les suffrages du dilettantisme. Toutefois, il serait peu prudent de compter sur *Fiorina* pour faire recette, et l'administration fera bien, si elle tient absolument à donner du nouveau, de chercher,

au delà des monts, quelque chose de plus attractif que l'œuvre du signor Pédrotti.

L'Opéra-Comique s'est signalé par un ouvrage dû à ses fournisseurs le plus en vogue, MM. Michel Carré et Barbier pour les paroles, M. Masset pour la musique. Cette nouveauté s'appelle les *Saisons*. La fable, médiocrement neuve, roule sur les amours d'un riche villageois et d'une petite moissonneuse, qui n'a pour dot que ses beaux yeux. Or, la dot s'évanouit par suite d'une nuit passée à la belle étoile, c'est-à-dire que la gentille fiancée s'étant endormie sur les foins à l'heure où le soleil se couche, s'aperçoit, au retour de l'aurore, qu'elle a perdu l'usage de la vue. Un malheur ne vient jamais seul, dit le proverbe. La perte de ses yeux entraîne la rupture de son mariage, non que son amou-

reux la trahisse : au contraire, son infortune la lui rend plus chère. Mais le père du susdit amoureux, moins romanesque que monsieur son fils, voit dans cet accident un prétexte plausible pour reprendre une parole qu'il n'a jamais donnée qu'à son corps défendant. Son fils n'agirait-il pas plus sagement, selon lui, en prenant pour femme la grosse fermière sa voisine, dont les appas, assez séduisants pour son âge, s'embellissent encore d'une vingtaine de milliers d'écus ?

De là, entre l'amour et l'avarice, une lutte qui se termine, comme d'usage, à l'avantage du premier. Bien entendu que l'amour recouvre la vue par la grâce de Dieu et de la Faculté, et que villageois et moissonneuse se marient *entre quatre-z-yeux*.

Que si vous me demandez pourquoi cette idylle lyrique a pour titre : *les Saisons*, je vous répondrai qu'elle se divise en quatre tableaux, dont le premier commence à l'été et le dernier finit au printemps.

La musique tour à tour simple, gracieuse, dramatique, expressive, plaît surtout par les qualités habituelles de M. Massé, l'élégance, le goût, la distinction ; mais il faut dire, pour être vrai, que l'été semblait nous promettre mieux que ses frères n'ont tenu.

L'exécution est excellente : les noms seules de mesdemoiselles Duprez et Lemercier, de MM. Bataille, Couderc et Sainte-Foy, suffisent pour nous dispenser de tout éloge.

A défaut de nouveauté, le Théâtre Lyrique a repris le *Solitaire*, un revenant presque quadragénaire dont les beaux jours remontent au temps de la Restauration. Qui de nous, s'il a vu la lumière vers cette époque, déjà vieille de plus d'un siècle (le monde a fait tant de chemin !), ne s'est senti bercé au bruit de ce refrain jadis si populaire :

C'est le Solitaire
Qui voit tout,
Entend tout,
Est partout ?

ballade qui partagea longtemps avec *Grenadier*, *qui tu m'affliges* et *C'est l'amour, l'amour, l'amour, qui fait le monde à la ronde*, les honneurs de l'orgue de Barbarie.

Hélas ! la poésie de M. de Planard, imitée de la prose de M. d'Arincourt, n'a excité qu'un médiocre enthousiasme chez les dilettantes du boulevard du Temple ; en revanche la musique de M. Carasa, a été accueillie avec la même faveur que si elle datait d'hier. Il est vrai que grâce à la façon dont elle a été massacrée par quelques-uns de ses interprètes, plus d'un amateur d'autrefois, et peut-être l'auteur lui-même, ne l'eût-il reconnue qu'à moitié.

Le drame ne s'est montré depuis quinze jours que sur les planches de l'Ambigu. C'est là que nous venons de voir un certain *César Borgia*, de la famille de *Lucrece* (celle de M. Victor Hugo), enlevant, empoisonnant, égorgeant, assassinant, bref, se livrant à toutes les noirceurs, qui sont d'usage dans sa famille, et ce avec la bonne grâce et le sans façon d'un vrai gentilhomme pur sang. Bien que ce drame tard venu sente un peu l'école romantique oubliée depuis tantôt quinze ans, on ne saurait méconnaître chez les auteurs, MM. Crisafilli et Devicque, une certaine fécondité, une certaine sève, qui n'a besoin que de maturité pour produire d'excellents fruits.

Maintenant que j'en ai fini avec les pièces plus ou moins nouvelles, permettez-moi de vous parler d'un opuscule qui touche de très près au théâtre, à savoir : la biographie de M. Dumas fils ; l'auteur, M. de Mirecourt, dont les petits livres ont acquis une popularité bien méritée, a tracé en quelques pages l'histoire, aussi spirituelle qu'intéressante, du jeune et déjà illustre père de la *Dame aux camélias*, de *Diane de Lys* et du *Demi-Monde*. Nos lecteurs se plairont à coup sûr à parcourir quelques extraits de cette piquante notice :

« En 1845, au moment de notre querelle avec son père, Alexandre avait vingt et un ans.

Il se crut dans l'obligation de nous égorger un peu lorsque nous publiâmes, au sortir de Sainte-Pélagie, dans un petit journal d'alors, appelé *la Silhouette*, certains articles destinés à compléter la brochure dirigée contre son père, et que nous intitulions prétentieusement : *Le mie prigione*.

Nous demeurions alors rue des Martyrs, n° 45.

Deux personnages moustachus pénètrent, un matin, dans notre cabinet de travail.

— Monsieur Eugène de Mirecourt ?

— C'est moi, messieurs.

— Vous êtes l'auteur du feuilleton que publie *la Silhouette* ?

— J'en suis l'auteur.

— Il y a, monsieur, récidive de votre part, comme outrage, et c'est une affaire qui ne peut se dénouer que par la voie des armes. Notre visite a pour but de vous demander satisfaction au nom de M. Alexandre Dumas.

— Très volontiers, messieurs. Je vous enverrai mes témoins quand il vous plaira. Mais celui dont vous êtes les mandataires n'a donc plus confiance aux tribunaux ?

— Permettez... Ce n'est pas M. Alexandre Dumas père qui nous envoie, c'est M. Alexandre Dumas fils.

— Oh ! messieurs, ma réponse alors ne sera plus la même !

Un coup de sonnette résonna. La bonne parut.

— Allez me chercher Edgard.

Elle obéit, et rentra bientôt, tenant par la main un petit garçon de six à sept ans, dont le visage était barbouillé de confitures.

— Messieurs, voici mon fils, qui, vous pouvez le croire, prendra pour moi fait et cause avec autant de courage que l'héritier de M. Dumas en apporte à défendre l'honneur paternel. C'est donc mon fils qui sera chargé de vous répondre, si vous le voulez bien.

— La plaisanterie n'est pas de saison, monsieur ! crièrent les personnages moustachus.

— Pardonnez-moi. Je n'ai pas d'autre moyen de vous montrer le ridicule de la situation. L'auteur de *Henri III* a bon pied, bon œil. Qui l'empêche de soutenir sa querelle ? Si j'avais le malheur, je ne dis pas de tuer son fils, mais seulement de lui faire une égratignure, voyez-vous d'ici toute la portée des récriminations du père ? Il mettrait le public de son côté ; je n'y tiens pas. Qu'une lettre du grand romancier autorise le duel ; — ou, mieux encore, donnez à mes témoins, sur le terrain, votre parole d'honneur que vous avez une autorisation verbale, et j'accepte. Voilà, messieurs, mon ultimatum. Je suis votre serviteur.

Ils s'en allèrent et ne revinrent plus.

En homme d'esprit qu'il est, M. Alexandre Dumas fils comprit qu'il avait fait fausse route.

Alexandre Dumas fils ne devait pas tarder à rencontrer sous sa plume une corde précieuse.

Doué d'une sensibilité fort vive, et ne voulant pas jeter au vent sa jeunesse, ainsi que beaucoup d'étourneaux parisiens, sans se rendre compte des impressions reçues, il étudia profondément le monde du côté où il se présentait à ses regards. Il s'écouta vivre lui-même, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, et chercha la science du cœur humain, non-seulement dans les fautes et les passions d'autrui, mais dans ses propres passions et dans ses propres fautes.

Voilà ce qui explique son succès rapide et durable. Il a réussi, parce qu'il est vrai, parce qu'il est nature, parce qu'on sent palpiter la fibre et battre l'artère.

Depuis la *Dame aux Camélias* jusqu'au *Demi-monde*, Alexandre a vécu toutes ses œuvres.

Bien que jeté fort jeune au milieu d'un entourage peu dévot, sa plume est chrétienne, et tout annonce en lui l'écrivain profondément imbu du sentiment religieux. En mainte circonstance, il défend le christianisme avec chaleur. L'Évangile est sa lecture de prédilection. Ses livres en contiennent des citations révéleries.

« Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé », dit-il au dénouement de la *Dame aux Camélias*.

Magdeleine et Marguerite Gautier sont sœurs.

Composé, en moins de quinze jours, dans une chambre d'auberge, à Saint-Germain en Laye, le roman de la *Dame aux Camélias* s'est placé du premier coup à la hauteur de *Manon Lescaut*, sinon pour le mérite littéraire pur et simple, du moins pour la conception saisissante du livre et ses poignants épisodes. L'intérêt, d'un bout à l'autre, se maintient avec une puissance réelle, et, si quelques tableaux pèchent sous le rapport d'une moralité sévère, la catastrophe qui frappe Marguerite et l'amour qui l'épure font jeter sur sa vie cynique le voile du pardon.

L'ouvrage eut un succès prodigieux. Trois éditions successives furent enlevées chez Cadot.

— Pourquoi ne transportez-vous pas vos romans à la scène, mon cher Alexandre ? lui dit, un jour, en lui frappant sur l'épaule, Antony Béraud, vieil ami du père.

— Tiens, fit le jeune homme, c'est une idée, cela !

— Voulez-vous que je vous apporte un scénario ?

— Sur quoi ?

— Sur l'histoire de Marguerite Gautier.

— Va pour le Scénario !

Huit jours après, Alexandre avait entre les mains le plan d'un mélodrame pur.

Trouvant qu'il était absurde de traiter le sujet de cette façon, il se mit lui-même à l'œuvre, ne conserva pas une ligne du scénario primitif, et tira de son roman les cinq actes délicieux que tout Paris est venu applaudir.

Or, comme Antony Béraud avait eu le premier l'idée de transformer le livre en pièce, Alexandre voulut qu'il touchât moitié des droits d'auteur.

Aujourd'hui, la *Dame aux Camélias* a près de cent quatre-vingts représentations.

La censure avait d'abord défendu la pièce. M. Léon Faucher, ministre de l'intérieur, ferma l'oreille à toutes les sollicitations, déclarait nettement qu'elle ne se jouerait pas.

Or, il quitta bientôt le ministère.

M. de Morny, son successeur, daigna parcourir lui-même les cinq actes de Dumas fils. Il ne partagea point l'opinion de dame Censure, et leva l'interdit.

Le lendemain de la première représentation, notre jeune auteur écrivit à son père, alors réfugié à Bruxelles.

« Grand succès !... Des fleurs, des bravos... Je croyais assister à l'une de tes pièces. »

Le jeune auteur du *Demi-monde* a infiniment d'esprit. Sa conversation, ses livres, ses œuvres dramatiques, abondent en traits fins et délicats, qui, chez lui, n'arrivent point, comme chez Dumas I^{er}, artificiellement et à l'aide d'une ritournelle.

Alexandre a la réplique vive. Ses mots ne trahissent aucune recherche. Ils portent le cachet d'une originalité véritable.

A l'orchestre d'un théâtre du boulevard, un spectateur demande à son voisin, en levant les yeux vers les dernières places :

— Pourquoi diable appelle-t-on cela le *Paradis* ?

— Sans doute parce que c'est le ciel relativement au parterre, répond celui qu'on interroge.

— Du tout ! s'écrie Dumas fils, intervenant dans le dialogue : c'est parce qu'on y mange des pommes.

Au foyer de la Comédie-Française, à une représentation de *Charlotte Corday*, un démocrate sensible s'apitoyait sur le sort de l'ami du peuple, assassiné dans une baignoire.

— Infortuné Marat ! s'écrie Alexandre : pour un bain qu'il a pris, il n'a pas eu de chance !

Alexandre Dumas fils a trente et un ans. Dans la vie privée comme dans les lettres, nous le trouvons également digne d'estime et de louange. Il n'a pas toujours été riche ; néanmoins, aux époques les plus rudes et les plus difficiles de ses débuts, il a partout et sans cesse pris soin de sa mère, entièrement privée de fortune.

Cette dame habite aujourd'hui les Batignolles ; elle peut dire qu'elle n'a jamais été secourue que par la piété filiale.

Dumas fils a le cœur excellent. Toujours on le trouve quand il s'agit d'un chagrin à consoler, d'une infortune à secourir. Il y a six mois, dans un salon du faubourg Saint-Honoré, l'entretien tomba sur l'auteur du *Demi-Monde*, et plusieurs personnes firent l'éloge de sa nature compatissante.

— Puisqu'il en est ainsi, dit la maîtresse de la maison, je vais lui écrire au sujet de notre quête pour les pauvres, et lui demander son offrande.

— A quoi songez-vous là, belle dame ? dit un ancien ministre de Louis-Philippe en haussant les épaules. Tous ces petits messieurs qui écrivent dépensent l'or à mesure qu'ils le gagnent. Ils ont beaucoup d'orgueil et jamais le sou.

— Vous vous trompez peut-être, répondit la dame. En tout cas, M. Dumas fils daignera sans doute me répondre. J'y gagnerai un autographe.

— Allons donc ! Vingt-cinq louis que l'autographe n'arrive pas !

— Je ramasse le pari pour mes pauvres, dit la dame, et je vais écrire devant vous, le plus simplement du monde, à M. Alexandre Dumas fils.

On porta la lettre au Gymnase ; l'adresse de l'auteur du *Demi-Monde* était inconnue.

Le lendemain, notre ex-ministre avait perdu sa gageure. Dumas fils envoya généreusement son offrande à la noble quêteuse, avec une charmante épître où il la remerciait, en termes pleins de grâce, d'avoir bien voulu songer à lui pour l'accomplissement d'une bonne œuvre.

Notre héros reste des semaines entières à travailler dans sa petite maison de la rue de Boulogne. Il sort peu. Ses amis viennent, le soir, fumer et causer dans son salon.

Pour remplacer la promenade et se donner de l'exercice, il s'amuse à planter des couteaux autour de la tête d'une poupée en cire, fixée à des planches au fond de son jardin. Les Chinois ne sont pas plus habiles à ce jeu que l'auteur du *Demi-Monde*, et son plus grand plaisir est de montrer son adresse aux personnes qui lui rendent visite.

Tous les couteaux ne sont pas, par malheur, aussi inoffensifs que ceux de M. Dumas fils. Les journaux nous annoncent qu'un ténor de Madrid, vient de frapper de trois coups de coutelas (dont un mortel) un feuilletoniste espagnol.

Je ne doute pas que le ténor n'ait eu ses raisons pour faire un exemple, mais Collignon aussi avait les siennes, ce qui n'a pas empêché la justice de trouver son procédé un peu hasarde. Si messieurs les ténors se mettent à marcher sur les traces de messieurs les cochers, la fréquentation des théâtres lyriques va devenir aussi périlleuse que celle des voitures de remise. Grâce au ciel et à la compagnie des petites voitures, qui se fonde tout exprès pour nous fournir au plus juste prix des carrosses comme on n'en voit guère, des chevaux comme on en voit peu, et des automédons comme on n'en voit pas, c'est-à-dire des carrosses propres et confortables, des chevaux alertes et dispos, et des automédons polis et bien tenus, nous voilà désormais en paix à l'endroit des cochers ; mais qui nous répondra des ténors ?

A. DE BRAGELONNE.

un ans. Mais la
le trouvons également
pas toujours été riche
es et les plus illustres
cesse pris soin de la

les Batignolles; de
surve que par la p

Toujours on le trou
er, d'une infirmité
on du faubourg Sain
de du Demi-Monde, et
sa nature compte

aitresse de la maison
ête pour les parrains

ame? dit un marin
et les épaules. Tu
ensent l'or à mesur
orgueil et jamais à

épondit la dame. La
doute me répondr

ne l'autographe n'a

rrés, dit la dame, et
plement du monde

adresse de l'atour

it perdu sa capote
offrande à la suite
à il la remercia, et
out songer à lui por

res à travailler dan
ne. Il sort peu. Si
dans son salon.

onner de l'encien
ur de la tête d'u
fond de son jardi
ce jeu que l'atour
isir est de contr
ent visite.)

malheur, aussi mal

ournaux nos auto
apper de trois com
toniste espagnol

u ses raisons per
i avait les siens
rouver son profit

se mettent à me
chers, la fréquen
ussi périlleuse qu

ciel et à la coup
at exprès pour au
comme on à en vil

pen, et des m
à-dire des carmes
ertes et dispo.

ns vœux des
à nous répondre

te. BAZAIRE

eur-pi

